

PHILIPPE LE GUILLOU

L'INTIMITÉ  
DE LA RIVIÈRE

récit

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA RUMEUR DU SOLEIL, *roman*, 1989 (« Folio », n° 2662).
- LE DONJON DE LONVEIGH, *roman*, 1991.
- LE PASSAGE DE L' AULNE, *roman*, 1993 (« Folio », n° 2859).
- LIVRES DES GUERRIERS D' OR, *roman*, 1995 (« Folio », n° 4182.  
Nouvelle édition).
- LE SONGE ROYAL. Louis II de Bavière, 1996 (« L'un et l'autre »).
- L' INVENTEUR DE ROYAUMES. Pour célébrer Malraux, 1996.
- LES SEPT NOMS DU PEINTRE. Vies imaginaires d' Erich Sebastian  
Berg, *roman*, 1997. Prix Médicis 1997 (« Folio », n° 3473).
- DOUZE ANNÉES DANS L' ENFANCE DU MONDE, *récit*,  
1999.
- STÈLES À DE GAULLE, 2000.
- LE ROI DORT, *roman*, 2001.
- LES MARÉES DU FAOU, *roman*, 2003 (« Folio », n° 4057).
- APRÈS L' ÉQUINOXE, *roman*, 2005.
- LA CONSOLATION, *roman*, 2006.
- LE DÉJEUNER DES BORDS DE LOIRE, *suivi de MON-  
SIEUR GRACQ*. Édition revue et augmentée, 2007 (« Folio », n° 4512).
- FLEURS DE TEMPÊTE, *récit*, 2008.
- LE BATEAU BRUME, *roman*, 2010.

### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

- SUR LES TRACES DE JÉSUS, *récit raconté par Philippe Le Guil-  
lou, illustrations de Maurice Pommier*, 2002.

*Suite des œuvres de Philippe Le Guillou en fin de volume*

# L'INTIMITÉ DE LA RIVIÈRE



PHILIPPE LE GUILLOU

L'INTIMITÉ  
DE LA RIVIÈRE

récit

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
quarante exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

© Éditions Gallimard, 2011.

*À Ludovic*



C'est une rivière au nom d'arbre, elle arrive de la forêt, elle sinue à la lisière des bois, au bord des prairies, avant de s'ouvrir à l'invasion des marées qui, régulièrement, la remplissent. Ainsi transformée, comblée de vase et d'alluvions, elle se mue en un chenal qui disparaît dès que les eaux du large arrivent. Elle vient des bois, elle vient du nom d'un arbre, elle est Ar Faou et c'est peut-être elle qui a donné son nom au village ; les Brichot et les antiquitaires ont décelé dans ce nom une origine latine, un étymon magique : la rivière, c'est le hêtre, Faou a germé dans le vieux mot latin *fagus*, l'être aquatique surgit du hêtre merveilleux, caché très loin, dans l'intimité même de la forêt.

Enfant, je n'accédais pas encore à ces subtilités de décrypteurs et de poètes. Cependant l'amont de la rivière, ce qu'elle était avant de devenir cette entaille vive au milieu des fanges et des prés salés, m'attirait comme un mystère impénétrable, la clé même de ce territoire, quelque chose qui avait partie liée avec la nuit, l'enfer, les mondes inaccessibles.

Près de l'église où j'assistais à la messe comme à un spectacle lointain, doré et indéchiffrable, il y avait le pont sous lequel bouillonnaient les eaux de la rivière. C'est là que le hêtre fluide se disperse, éclate, fendu par l'érosion du sel et des bêtes marines. C'est là que la rivière, comme tant de cours d'eau bretons, devient autre chose, un miroir lisse, à marée haute, un port tempétueux à la surface crêtée d'écume, une cavité sombre, un tombeau noir seulement habité par les algues et les concrétions sinistres du jusant.

Ce pont, c'était celui qu'il me fallait emprunter pour aller de la rive gauche à la rive droite, de la route de Rosnoën à Kerrod, de la maison natale à la demeure, plus intimidante derrière ses palmiers, des grands-parents paternels. Ce

pont, qui était comme un trait d'union et une arche, un enjambement pierreux sous lequel glissent les eaux boueuses et tressées de faisceaux d'herbes en provenance du bocage amont, me fascinait et m'inquiétait : je lui trouvais le parapet bas, dangereux ; je savais que, les jours de grand vent, les rafales mouillées et l'écume trempaient les passants, une cale descendait au ras même du mur de l'église, comme un plan incliné dans la mer, et c'était là qu'un soir de novembre, croyant emprunter le chemin du pont, une certaine Annonciat — elle n'était pour moi qu'un nom, qu'une ombre — s'était aventurée, pensant faire sonner son pas pressé sur le granit du trottoir alors qu'elle s'enfonçait inexorablement dans l'eau glaciale qui l'emmènerait très loin, puisque son corps serait retrouvé quelques semaines plus tard du côté de Landévennec.

J'avais aussi appris qu'un jour, en compagnie d'une amie, profitant très certainement d'un desserrement de la vigilance qu'exerçait sa mère, ma propre mère s'était engagée sous le pont, qu'elle avait marché dans l'eau qui arrivait de la forêt, prenant le risque de glisser

sur le schiste du déversoir et d'être entraînée bien loin, pour leur plus grand péril puisque ni elle ni son amie, une certaine Marie-Louise Ménez, ne savaient nager.

Ma mère avait joué l'intrépide bien avant la noyade de brumaire et la disparition d'Annonciat au gré du courant froid du mois où la porosité de ce monde avec celui des ombres est totale. Je ne pouvais pas croire que la jeune femme souriante et sage qui m'avait donné la vie eût pu se rendre coupable d'un tel forfait. Mais ma mère n'était pas, comme mon grand-père paternel, portée aux extravagances généreuses du conteur mythomane : son honnêteté et sa rigueur s'accommodaient mal des efflorescences du mensonge. C'était l'évidence, elle n'avait pas passé le pont, elle était passée sous le pont, elle avait traversé le froid et la nuit de l'arche, elle avait connu l'intimité du flot qui bouillonnait, le contact de l'ardoise constellée d'algues et de plantes marines, elle était certainement remontée, un brin tremblante et mouillée, par cette cale noire, ce chemin malin qui, quelques années plus tard, verrait partir Annonciat, la joueuse de cartes nocturne dont la route avait bifurqué à la lumière rare

des réverbères, un soir d'eaux hautes et mauvaises.

Ainsi, dès l'origine, la rivière qui traverse mon village natal est-elle associée à deux figures de femmes : la jeune fille intrépide s'engageant sous l'arche froide avec son amie aventurière ; la vieille, qui clamait à qui voulait l'entendre qu'« elle n'était pas belle mais qu'elle avait de jolies manières » et que la marée de novembre a définitivement emportée.



Une rivière appelle la navigation, la descente, la remontée : on la prend à rebours dans sa partie navigable, on la parcourt vers la mer. Jamais aucune embarcation n'a descendu les eaux du Faou, trop tortueuses et peu profondes, jamais la rivière n'a servi de bief aux troncs livrés à l'allégresse du courant, les fameux arbres séculaires, magnifiquement taillés, qui étaient convoyés par des charrettes réquisitionnées pour être stockés au port du Faou avant d'être transportés à Brest où ils seraient travaillés par les charpentiers de la Marine royale. Parce qu'il y a une forêt en amont de la rivière, et pas n'importe laquelle, la forêt du Cranou, au nom profond, épais, qui concentre en ses sonorités minérales et végétales un fragment

noir du mystère breton, forêt qui fut une possession de la famille Richelieu (les chevrons rouges des armes emblématiques de la famille du cardinal guerrier figurent encore sur un tableau qui surplombe le retable droit de l'église de Rumengol, nous y reviendrons, église sise sur le coteau, entre mer et forêt, comme un balcon druidique sur le chemin des futaies, un poste de veille, un sanctuaire de source et de torche allumée) et servit surtout de *réserve à bois* pour les vaisseaux du roi.

De toutes les rivières qui coulent de l'intérieur des terres vers la mer, les rias, les chapelets d'îles et l'érosion saline, Ar Faou n'est certainement pas la plus connue et la plus prestigieuse. Se jettent surtout dans les eaux de la rade de Brest l'Elorn et l'Aulne, dont le mystère et la beauté des noms alertent l'attention de qui a l'oreille sensible à ce que Proust appelait les « noms de pays » et qui sont ici, en l'espèce, les patronymes poétiques de fleuves finistériens encavés dans la profondeur du vieux socle hercynien, tous remontés par l'horloge des marées. Plus larges, enjambés par des ponts récemment reconstruits — l'élégant pont de Térénez, aérien

et joliment incurvé, sera ouvert à la circulation en 2011 —, ces fleuves côtiers étaient autrefois traversés par les convois des passeurs, ce qui ne fut évidemment jamais le cas de la rivière du Faou, à son terme seulement peut-être. Y eut-il, en effet, un passeur amené à convoier voyageurs et pèlerins entre la rive gauche et la rive droite, entre la terrasse de l'église et les paluds nordiques du côté de Landerneau, j'aime à le penser, mais depuis longtemps le beau et long pont aujourd'hui amputé par l'édification, au XIX<sup>e</sup> siècle, du quai Quelen, a permis la circulation sur cette voie passante, axe marchand entre Quimper et Brest, voie de passage aussi des pèlerins venus d'horizons lointains qui affluaient le dimanche de la Trinité pour l'immense rassemblement religieux qu'était le grand pardon printanier de Rumengol.

Y eut-il un gué franchissable au jusant — il s'agissait alors de plonger les pieds dans l'eau froide arrivant de la forêt et l'amont, ce que ferait dans les années quarante la jeune Thérèse M. —, y eut-il, pour les moments de marée haute, un passeur habilité à faire traverser les voyageurs, ce qui, par exemple, fut le cas de l'Aulne à Dinéault et du côté de l'île de

Térénez ? J'aime à croire que ces deux options existèrent, qu'il y eut un Caron en manteau noir prêt à défier le vent et le courant tumultueux ou qu'à d'autres moments des pèlerins aux pieds nus osèrent descendre dans l'eau même, entre les pierres et les faisceaux d'algues lisses et luisantes.

La construction du pont, à cet égard, aura éteint ces possibilités de traversée aux échos mythiques — la barque, l'ablution aventureuse — en facilitant les communications et en faisant entrer ce territoire dans l'âge des échanges modernes. Le pont, si beau soit-il, avec ses deux demi-lunes qui l'agrémentaient alors en son milieu, a modifié la physionomie de ce paysage aquatique et terrien, et on peut imaginer que son édification aura été accompagnée par l'aménagement de la terrasse de l'église, alors truffée d'alvéoles et de cavités, puisqu'elle hébergeait le Sheol local. La construction d'une muraille, dont les assises plongent dans la mer, visait sans doute à protéger la nef sacrée et son cimetière de l'assaut répété des vagues. Car c'est bien là la particularité de cette église, au plafond bleu constellé d'étoiles d'or, qu'elle domine la rivière au moment où celle-ci s'ouvre

à l'intrusion de la mer, ce qui en fait — c'est aussi le cas à l'Hôpital-Camfrout, un peu plus haut, en remontant vers Brest — une « église des marées », les trois foyers du sanctuaire (le baptistère, le confessionnal et l'autel) étant ceinturés par un double cercle : celui des morts, celui des flots.

Le mouvement hygiéniste du XIX<sup>e</sup> siècle a eu raison du premier, relégué désormais au commencement des hauteurs, entre Kerrod et Ty Men, tandis que le second ne cesse, lui, de baigner les racines d'une terrasse aujourd'hui vidée de ses reliques. Les morts sont partis, même si l'église a gardé une porte qui ne s'ouvre que pour le passage des cercueils ; les marées, elles, lancent toujours leur bouoir contre le mur fortifiant qui soutient la nef.

De l'auge de pierre des saints venus d'Irlande, l'église des marées conserve d'une certaine manière la forme matricielle et mythique — mais pourquoi ne pas y voir aussi un souvenir des caïques des pêcheurs de Tibériade ? —, elle place le baptistère et la table eucharistique à la lisière des flots, rappelant ainsi le lien originel du christianisme avec

l'onde (les sources reconquises, l'eau purificatrice) et le large ; ici, sans doute plus que nulle part ailleurs, on renaît de l'eau et on repart vers la mer.

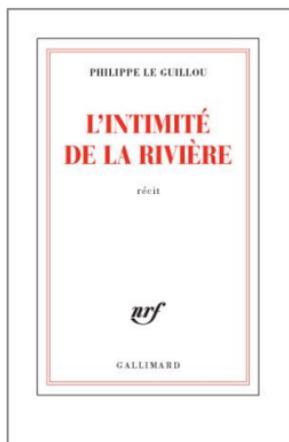
Là est sans doute la singularité de mon ancrage chrétien puisque c'est dans le beau baptistère de pierre ocre, à la cuve décorée de cerfs et de lions, qu'un jour d'août 1959, sous le regard de mon grand-père maternel, ce veilleur taciturne, j'ai reçu le sacrement du baptême. C'est là une variété rare et forte de l'ondoisement, sous les étoiles d'or, entre l'autel à l'époque surmonté d'un baldaquin digne de la Contre-Réforme et la porte des morts, et l'on comprendra aisément qu'il entre dans mon attachement à l'Église un peu plus que ce que confère l'initiation chrétienne habituelle.

Avoir été baptisé dans l'église des marées, en présence d'un parrain lui-même ancien officier sous-marinier, rescapé des abysses de la mort, celui qui dans les années trente avait préféré prendre sa retraite plutôt que de réembarquer à bord de son bateau *Le Phénix*, parce qu'il savait que le sous-marin lézardé et pourri ne reviendrait jamais à la surface, donne à mon

*Achévé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 1<sup>er</sup> mars 2011.  
Dépôt légal : mars 2011.  
Numéro d'imprimeur : 78556.*

ISBN 978-2-07-013269-0/Imprimé en France.

181002



# L'intimité de la rivière Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre  
*L'intimité de la rivière* de *Philippe Le Guillou*  
a été réalisée le 18 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132690).

Code Sodis : N48357 - ISBN : 9782072436994.

Numéro d'édition : 181002.